

Genève et Région

MAYA BÖSCH ENTRE CIEL ET VILLE

THÉÂTRE La codirectrice du Théâtre du Grütli convie le spectateur à une vertigineuse expérience. Page 27

OLIVIER VOELZLING

Culture Spectacles

27

Seul sur les toits de Genève

Avec «Stations urbaines», Maya Bösch convie le spectateur à une vertigineuse expérience.

LIONEL CHIUICH

Elle fouille, Maya Bösch. En lisière des textes, aux confins des scènes, aux quatre coins de l'espace urbain, au fond d'elle-même probablement.

Cette quête, la codirectrice du théâtre du Grütli la mène sans faillir, ignorant les détracteurs et les aléas logistiques. Toujours plus loin, plus profond, comme s'il s'agissait d'atteindre ce point où convergent la pensée, l'art, le langage et pour finir une vérité qui s'efface toujours quand on croit l'atteindre.

La langue de Jelinek

Cette fois-ci, c'est sur le toit de Saint-Gervais que ça se passe. Entre ciel et ville et au plus près des mots du Prix Nobel de littérature Elfried Jelinek. Dans une cabine construite pour l'occasion, sorte de bulle active où se succéderont les spectateurs les uns après les autres. Un projet insolite, accrocheur et insolent, qui inaugure une série intitulée *Stations urbaines*.

«C'est un processus de travail qui se développe sur deux ans et invente plusieurs espaces de représentation», précise Maya

La conceptrice



Maya Bösch. «Quelque part, c'est rock'n'roll» (FABIO VISONE-STURMFREI)

Bösch. *Sportstück*, en est la première étape. Là-haut, le regard plongeant sur une Genève aux allures de «carte postale», le spectateur aura le choix entre écouter une version courte de 13 minutes ou l'intégralité du texte d'Elfried Jelinek.

Durant plusieurs semaines, 13 comédiens se sont relayés pour l'enregistrer dans un ancien studio photo, sous la direc-

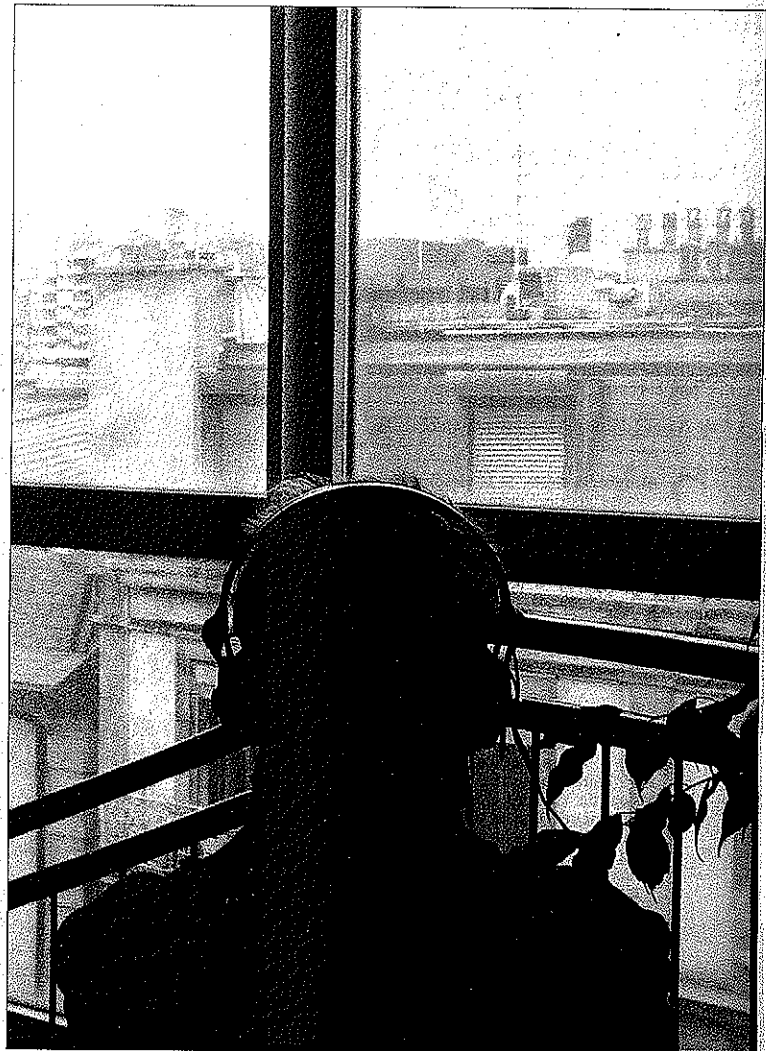
tion de Michel Zurcher. L'expérience commençait là, dans la lecture instantanée, la promiscuité, la fatigue aussi.

Le spectateur, cet inconnu

«Le texte rassemble une trentaine de voix, commente Maya Bösch. C'est difficile l'accès à cette écriture, parce que Jelinek est beaucoup plus forte. C'est quelqu'un qui enlève aussi le théâtre, qui enlève toute forme». Ce n'est pourtant pas un vide qui vient faire écho à celui, spatial, auquel le spectateur sera confronté.

Pièce écrite en 1998, *Sportstück* met en jeu une galerie de figures: déversant un discours-fluë à la fois politique, social, économique et relationnel différent. Cette logorrhée verbale, dénuée de tout repère psychologique, critique le phénomène et le comportement des masses, plus spécifiquement à travers le sport. D'où la nécessité de soustraire le spectateur au corps du public, en l'obligeant à «se positionner, composer, zipper».

«Le spectateur, cet inconnu, c'est lui qui me fascine», commente la conceptrice du projet. «Lui seul peut retrouver un espace d'émotion». Posté dans sa cabine, il lui faudra à son tour devenir acteur pour détourner ou absorber le flot des



Saint-Gervais. Un observatoire pour «voir à haute voix» (FABIO VISONE-STURMFREI)

paroles dans un rapport quasi organique. Il doit «faire son chemin entre les mots de la bataille, du sang, et les corps déambulant dans cette cité étalée à ses pieds», précise encore Maya Bösch.

Conçue par Sylvie Kleiber, Claire Peverelli et Thibault Vancraenenbroeck, la cabine, un

pentagone de 3m² sur 2 mètres de haut, est en cours de réalisation. Elle fera office de «sas» pour accéder aux *Stations urbaines*, déclinées courant 2008 en interventions spontanées. Rendez-vous ensuite sur un terrain de sport, pour une mise en scène finale qui sera reprise en salle de théâtre.

Sportstück

Station urbaine 1
 Une production Sturmfrei, sur le toit du Théâtre Saint-Gervais, 5, rue du Temple. Du 31 août 2007 au 30 juin 2008. Rés. 022 908 20 20

Le théâtre tout près du ciel

Expérience La Genevoise Maya Bösch invite à éprouver le vertige urbain au ras des nuages

Alexandre Demidoff

La proposition ne manque pas de hauteur. Jeune codirectrice du Théâtre du Grütli à Genève, Maya Bösch invite, dès la fin août, le spectateur à passer, au choix, treize minutes (version courte) ou six heures dans une cabine en verre. L'habitacle est perché sur le toit du Théâtre Saint-Gervais. A l'intérieur, une constellation de voix enregistrées qui disent *Sportstück*, pièce de l'Autrichienne Elfriede Jelinek. Le propos? Une critique du grégairisme engendré dans les stades par Ronaldino, Zidane et Cie. Des figures s'épanchent, elles ont comme nom Elfi Elekra, Hector, ou Achille, bref, les héros se mêlent à la foule. Le monde, donc, en mille éclats.

Pourquoi ce texte? «Elfriede Jelinek, on connaît surtout *La Pianiste*, explique Maya Bösch. Son théâtre, lui, est méconnu. Or il traduit avec une force sidérante les états de violence qui sont ceux de nos cités, les formes aussi que prend le pouvoir, les aliénations

qui en découlent. Il y a surtout une écriture qui oblige les acteurs à trouver une autre voie: ce qui prime, c'est le souffle, le rythme. Tout cela donne une expérience physique que nous voudrions que le spectateur vive.»

A la fin de l'été et pendant toute l'année, l'amateur pourra éprouver en solitaire – une seule personne dans la cabine – un vertige urbain. La ville telle qu'elle bruisse, telle qu'elle se déchire. Pourquoi ce dispositif? «Pour permettre à chacun d'échapper à la pression de la masse, souligne Maya Bösch. Et pour que le spectateur soit dans une réelle intimité avec la matière d'Elfriede Jelinek, libre de l'assimiler comme il le veut, couché sur un matelas de judo ou assis, les yeux fermés ou fixés sur le ciel.»

Théâtre mental, alors? «Non» proteste Maya Bösch. «Ce *Sportstück* est charnel et athlétique. Il va évoluer au fil de l'année. Il pourrait d'ailleurs se déployer l'année prochaine sur une scène, avec les acteurs en chair et en os.»

Le bruit Jelinek

Michèle Pralong et Maja Bösch

Après LUI PAS COMME LUI⁽¹⁾ et le projet WET!⁽²⁾ qui regroupe deux courts textes théoriques, la compagnie *sturmfrei*⁽³⁾ poursuit son travail sur Elfriede Jelinek, déplace son lieu de travail et prend la ville de Genève comme laboratoire, plateforme de recherche, d'expérimentation et de réflexion autour d'une autre forme de communication théâtrale. Autre, notamment parce que *sturmfrei* veut travailler sur la durée et dans l'aléatoire de l'espace public. STATIONS URBAINES, projet arrimé à SPORTSTUCK (Une pièce de sport) d'Elfriede Jelinek (pièce traduite par Michel Deutsch et Marianne Dautrey mais non publiée), est un processus de travail prévu sur deux ans et en cinq étapes : une seule représentation intégrale de ce texte-fléuve, et quatre stations comme autant de bivouacs provisoires. Il s'agit de se mettre sur des seuils pour voir et entendre la ville, pour recomposer différemment le texte en fonction d'une parole prise là où le théâtre n'est ni attendu ni même souhaité. Le spectateur, volontaire ou de circonstance, sera inévitablement embarqué, actif, conduit à refuser la proposition ou à élaborer sa propre interprétation.

Entretien entre Michèle Pralong (dramaturge) et Maya Bösch (metteuse en scène associée au Théâtre Saint-Gervais), qui poursuivent leur collaboration artistique entamée avec HUNGER ! RICHARD III⁽⁴⁾ et sur le projet WET! (JE VOUDRAIS ETRE LEGERE et SENS : INDIFFERENT. CORPS : INUTILE).

Si la réalité urbaine échappe à toute théorie générale modélisante ou prescriptive, elle est dans ses proliférations le champ d'expériences et de productions inédites qui sont à penser.

Chris Younès, dans ART ET PHILOSOPHIE, VILLE ET ARCHITECTURE.

Maya Bösch : On pourrait commencer par le bruit de Jelinek. Le bruit de Jelinek qui nous intéresse et qu'on essaie de développer en tant que concept et pratique.

Michèle Pralong : Juste après RICHARD III, et grâce à du magnifique travail de Gérard Burger sur le son, la différence entre la musique et le bruit me préoccupait beaucoup. Quelle est la définition du bruit ? Quand, comment sait-on qu'on passe de l'un à l'autre ? Et puis en lisant et relisant Jelinek, j'ai vu qu'elle se répandait de plus en plus. C'est le contraire des artistes de la modernité les plus marquants, par exemple Beckett, Giacometti, Klee, qui vont vers le minimalisme, qui épurent, pour arriver à une espèce de diamant, tranchant, transparent. Jelinek c'est le contraire, en tout cas dans le théâtre : son écriture se dilate, les points de vue se multiplient et on est, face à ça, dans une

espèce d'affolement des sens, de la compréhension. Elle ne veut pas seulement écrire, elle veut remplir. Remplir la page, faire du bruit, occuper l'espace, taper sur le tambour des mots. C'est pour ça qu'il n'y a ni début ni fin dans ses pièces : cela pourrait se propager à l'infini. Cette découverte est à mettre en regard de la motivation première de l'écriture chez Jelinek : elle écrit pour ceux qui n'ont pas de voix, ceux qui sont occupés, traversés par le discours, c'est-à-dire qu'elle écrit pour les femmes. Et parfois pour d'autres sans-voix, les Juifs. Là où elle déjoue la structure qu'on pourrait dire fasciste du langage (si on suit Umberto Eco qui dit le langage fasciste par ce qu'il force à dire), c'est qu'elle refuse de construire pour ces victimes un discours de contre-pouvoir qui combattrait le discours des puissants. Elle produit quelque chose qui simplement prend de la place, saute d'un point de vue à l'autre, démolit toute certitude, à commencer par celles de ce langage rationnel confortant la suprématie masculine. Une espèce de contre-rumeur qui s'étale et bruisse.

M. B. : Le bruit chez Jelinek est aussi le sens. Le bruit, c'est à la fois ce flux incessant de mots, l'entrelacs de différents registres contemporains, l'invention des nouveaux termes, une veine libre et libératrice et l'articulation de sa pensée : elle mène, dirige, pose ses mots comme on marque un territoire ; il y a des sauts dans le texte, les sauts de Jelinek (*jumping Jelinek*, comme dit Michel Deutsch) ! Je suis impressionnée par la ponctuation, le souffle long, l'endurance, le copier-coller, la répétition, le retour, l'éclat et l'explosion de son entreprise linguistique. Le bruit, c'est la complexité de sa composition, qu'on a aussi appelé la jelinek(tique). Je dirais que c'est une écriture qui dérange, à l'écart. C'est une auteure qui cherche à ouvrir, à éclater les systèmes rigides, fermés, qu'ils soient sociaux, politiques ou simplement de vie quotidienne. Elle fait un chantier avec toute l'histoire de l'homme et ses conséquences jusqu'au XXI^e siècle. Elle creuse, cherche, provoque, chatouille, elle « tâtonne » (*stückeln*). Sa véhémence, sa puissance – souvent j'ai parlé de *wucht* – se trouvent partout : la respiration de chaque mot bute contre la respiration du suivant, lui-même interrompu par un autre rythme, une autre langue, un autre son (*Klang*). C'est, en allemand en tout cas, une langue de consonnes.

On est au moment des votations sur le droit de l'asile ici en Suisse et c'est encore une fois inquiétant. Parce que la peur individuelle, c'est-à-dire l'angoisse pour la survie économique et psychologique, l'emporte toujours sur l'utopie d'une société juste. Dès que l'homme a peur, il se ferme et les expressions totalitaires surgissent. Jelinek va là-dedans. Elle fait la radiographie d'une pensée très complexe et contradictoire ; sa langue est instrument, un geste, un moteur pour gratter ces processus.

(1) LUI PAS COMME LUI d'Elfriede Jelinek, mise en scène de Maya Bösch au T/50, Genève, 2004. Performance le 7 octobre 2004 dans une Vitrine au 16 rue des Étuves.

(2) WET! (JE VOUDRAIS ETRE LEGERE et SENS : INDIFFERENT. CORPS : INUTILE) d'Elfriede Jelinek, conception et mise en scène de Maya Bösch.

(3) *Sturmfrei* est une association fondée à Genève en 2000. Créations : STATIONS URBAINES (UNE PIÈCE DE SPORT d'Elfriede Jelinek), création à Genève, 2006. WET! (JE VOUDRAIS ETRE LEGERE / SENS : INDIFFERENT. CORPS : INUTILE), Orangerie, création à Genève, 2006. JOCASTE de Michèle Fabien, T/50, création à Genève, 2005. LUI PAS COMME LUI d'Elfriede Jelinek, T/50, création à Genève, Centre culturel Le Pommier, 2.21 et tournée, 2004. Performance / installation, Rue des Étuves, Genève, 2004. ELEKTRATEXT de Heiner Müller, Villa Bernasconi, Genève, 2003. CRAVE (Manque) de Sarah Kane, Le Galpon, création à Genève, 2001.

(4) HUNGER ! RICHARD III de William Shakespeare, mise en scène de Maya Bösch, Comédie de Genève, 2005.

7 octobre 2004, le Prix Nobel de littérature est attribué à Elfriede Jelinek. Ce même jour, performance dans une vitrine genevoise sur son texte LUI PAS COMME LUI. Conception Maya Bösch. Photo Hélène Göbring.



M. P. : Le grand mystère et la beauté de cette écriture, c'est qu'elle ne donne aucun message, n'a aucun souci de cohérence, de rationalité, de construction, et que malgré cela, chaque œuvre a une portée critique tout à fait définissable. Le tout est plus pertinent que les parties, qui ne sont jamais que contradictions, impasses, *witz* à courte vue, etc. Elle développe par exemple un art improbable de la métaphore qui obscurcit. Mais je cherche toujours comment s'opère ce saut entre un magma mêlant la rhétorique télé, la phraséologie de la pub, la langue des fachos, les lamentations des victimes, entre ce magma et une œuvre qui fait sens. Ne donne pas de message mais fait sens.

M. B. : Jelinek écrit essentiellement pour le récepteur (lecteur ou spectateur). Impossible de lire Jelinek sans s'impliquer. Son écriture va vers, provoque, prend l'autre en compte. C'est comme un champ d'énergie qui veille et éveille, plutôt qu'une adresse linéaire. On pourrait parler d'une nouvelle forme d'écriture puisqu'elle exige de l'autre ouverture, intérêt et désir de communiquer, d'aller là-dedans, dans la crasse, pour voir. Il faut adopter le rythme de cette combattante, le rythme de sa pensée en action. Dans ce sens-là, elle vide le théâtre. Ce bruit le vide. Et ce non-message contient quelque chose qu'il fait examiner.

La question est toujours, plus que pour d'autres auteurs : comment représenter Jelinek ? Dans STATIONS URBAINES, après avoir tenté une petite cave (LUI PAS COMME LUI) et une orangerie (WET!) qui se prenaient pour des théâtres, on sort décidément du théâtre et on prend du XXL. On va frotter le bruit de Jelinek au bruit de la ville, de la société. Il s'agit de se confronter à la grandeur du décor urbain pour faire entendre la langue et l'impitoyable critique de SPORTSTUCK. Comme un match Jelinek-Genève. Projet : matérialiser la tension entre texte et vue, entre lumière et ombre, entre quotidien et exception, entre architecture et langue...

C'est certainement un fantasme de chaque metteur en scène de créer son propre espace. Depuis quelques mois, nous sommes en train de constituer les différentes équipes d'action et de réflexion autour de cette

Saison logoS
GRü 06-07
Direction Maya Bösch
et Michèle Pralong
PLAYSTATION
PENTHESLEE XY
Du 20 septembre
au 8 octobre
Kleist / Bischof
CONCOURS ÉLECTRE
Du 25 septembre
au 1^{er} octobre
Bopp
UTZGUR
Du 24 octobre
au 5 novembre
Bertholet / van Brée
LES PERSES
Du 13 au 19 novembre
Eschyle / Bosse
ÉPIPHANEA
Du 12 au 22 décembre
Gomez Mata
LES SEPT CONTRE THEBES
Du 23 janvier
au 11 février
Eschyle / Liebens
XANAX
Du 5 au 18 mars
Grosset / Le Club des Arts
ÉLECTRES
Du 24 avril au 13 mai
O'Neill / Bopp
LEMNOS PROJECT
Du 1^{er} au 20 mai
Müller / Meister
KERNEL
Du 4 au 17 juin
van Acker
CORIOLAN
Dates à déterminer
Shakespeare / Bosse
et performances, lectures,
installations...

Anne Marchand, Barbara Baker et Nalini Salvadoray dans WET! (JE VOUDRAIS ETRE LEGERE et SENS : INDIFFERENT. CORPS : INUTILE.) d'Elfriede Jelinek, mise en scène Maya Bösch, scénographie Thibault Van Craenenbroeck, dramaturgie Michèle Pralong, Théâtre de l'Orangerie, sturmfrei, dans le cadre de La Bâtie-Festival de Genève, septembre 2006. Photo Régis Golay, Fédéral Bureaux.





Nalini Salvadoray, actrice de WET! Photo Régis Golay, Fédéral Bureaux.

(5) BAMBILAND d'Elfriede Jelinek dans la traduction de Patrick Démerin. Éditions Jacqueline Chambon. Lecture improvisée en deux langues de BAMBILAND avec Claudia Bosse, metteuse en scène allemande (theatercombinat) et Maya Bösch le 10 octobre 2006 à l'Orangerie, Genève.

dramaturgie urbaine : architectes, scénographes, performeurs, compositeurs, etc. Notre première station aura lieu au début du printemps, sur les toits du Théâtre Saint-Gervais, coproducteur du projet, et sera ouverte pour un très petit nombre de spectateurs (voire un seul), pendant les deux ans du processus de travail (jusqu'en 2008). Cette station offrira une vue exceptionnelle sur la ville, en compagnie de l'intégrale de SPORTSTUCK enregistrée par plusieurs voix. Le spectateur peut zapper, composer librement l'image et le texte, la vue et l'écoute, le sentiment et le sens. C'est aussi une station de ou pour la solitude, qui rejoint certainement en cela le lieu de la parole Jelinek. Une deuxième station aura lieu en mai 2007, durant une journée, dans un commerce :

espace propice à faire résonner la critique de Jelinek sur la consommation. La troisième station s'installera dans des piscines publiques pour palper la profondeur humaine. Puis je pense au stade de la Praille pour 2008, suite à une seule et unique représentation / mise en situation de l'intégralité du texte, vraisemblablement dans un bâtiment stratégique et hautement surveillé. Plusieurs équipes ainsi qu'un grand ensemble d'acteurs seront engagés dans cette série d'interventions. STATIONS URBAINES crée ainsi des lieux décentrés, dérangés et dérangeants, à l'écart. Des lieux inédits, théâtraux toutefois puisque mis en tension avec du texte. Des lieux d'imagination.

M. P. : C'est le troisième texte de Jelinek que tu montes, plus la lecture bilingue de BAMBILAND⁽⁵⁾. Il y a tout à coup une forte insistance de ta part sur cette écriture-là. Et c'est vrai que plus on s'enfonce dans SPORTSTUCK (200 pages tapuscrites), moins on a envie d'en sortir : son analyse de la globalisation comme de la famille, sa manière de fusionner guerre et sport, sa vision cynique d'un consumérisme allant jusqu'à la vente des corps et des sentiments, tout cela tient au ventre. Elle réussit cette gageure de poser une figure de l'auteur hypertrophiée dans un texte qui s'ouvre au maximum, qui tente d'englober le monde entier. Pour moi, cette démesure tranche agréablement sur la minceur de l'autofiction ambiante. Quelle est pour toi l'importance de cette auteure, ici et maintenant ?

M. B. : Jelinek est essentielle dans le contexte du Grütli, carrefour de travail, lieu de rencontre, d'échange et de confrontation, scène pour l'expérimentation théâtrale. Cette première saison, nous avons essentiellement accueilli des créations locales. Les différentes compagnies menées par Anna van Brée, Patricia Bopp, Marc Liebens, Oskar Gomez Mata et Cindy van Acker cherchent de manière différente un théâtre pour demain. Ce désir partagé d'aller vers de nouvelles formes bute pourtant souvent sur des conventions ; une certaine pression peut nous empêcher de suivre notre instinct artistique et d'inventer. Comme espace d'essai, le Grütli peut intervenir là où les choses commencent à se créer, dans l'espace intime de la création. Avec STATIONS URBAINES, la tentative est une exploration du rapport entre dedans et dehors, entre la manigance théâtrale et cet espace de partage qu'est naturellement une ville.

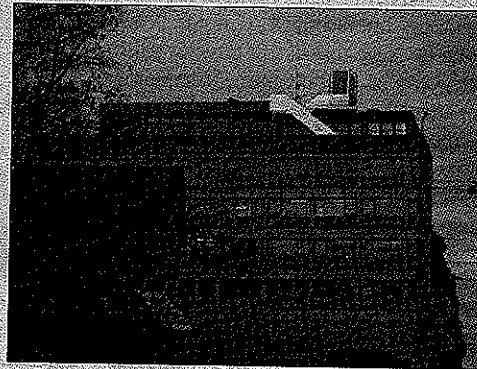
Re-traduction de SPORTSTUCK : janvier à juin 2006, par Maya Bösch, Philippe Bischof et Michel Deutsch. Coproduction : *Sturmfrei*, Théâtre Saint-Gervais, Théâtre du Grütli, avec le soutien de la Fondation Dr. René Liechti. Production : *Sturmfrei*, Christine-Laure Hirsig.



Le Matin bleu
20 juillet 2007

Un théâtre à une place perché au 8^e étage

EXPÉRIMENTAL. La plus grande grue de Suisse hissera une cage en verre pentagonale ce matin sur l'immeuble du théâtre de Saint-Gervais. Pendant 10 mois, cette cabine tiendra lieu de 8^e étage éphémère. Une seule personne à la fois pourra y entendre l'enregistrement d'un texte d'Elfriede Jelinek dit par treize comédiens. Dans cet espace sonorisé, l'auditeur sera au spectacle de la ville de Genève sur 360°. Une expérience unique pour «voir à haute voix», explique Christine Hirsig, chargée de la production. La première aura lieu le 31 août.



(C. Paverelli/da stumfrel)

I.L. Ce photomontage deviendra réalité aujourd'hui.

SPORTSTÜCK

UNE MACHINE DE GUERRE

Dans le nouveau *fascisme à visage humain*, il s'agit principalement d'images et de mots d'ordre auquel nous sommes perpétuellement conviés à nous conformer. Plus efficace que l'ancien, le nouveau dieu nous façonne à son image. Plus démocratique, il n'a pas besoin d'interdire, parce qu'il a déjà tout prescrit. Ce nouveau totalitarisme, plus social que politique, plus quotidien que messianique, s'est imposé surnoisement à nous à travers les soi-disant « moyens de communication de masse ». Il ne s'affiche nulle part avec plus d'arrogance que dans le sport, la publicité et le divertissement de masse. Dans l'écriture d'ELFRIEDE JELINEK, ce fascisme ordinaire a trouvé son premier contrepoison, et avec SPORTSTÜCK, l'antidote purgatif le plus violent qui nous ait été administré depuis longtemps. Si la lutte s'engage alors sur le terrain des mots, c'est afin de mieux déborder le foisonnement imaginaire qui submerge le spectateur contemporain devenu avant tout *consommateur d'images*.

La mise en scène de Maya Bösch, à l'occasion de sa création française, agence rigoureusement son dispositif sur les trois axes du spectateur, de l'acteur et du lieu de la représentation. Quant au spectateur, cette mise en scène radicale l'isole dans une cabine, le séparant ainsi de la foule qui soutient d'habitude son adhésion aux diktats modernes. Quant à l'acteur, mué en voix enregistrée, il ne livre plus son corps à la consommation spectaculaire. Au contraire, devenu *haut parleur* à la grâce d'un franc parler inouï, il vomit des torrents de mots : indigeste, indécent, incessant *ren-voix*. Quant au lieu enfin où ce salutaire nettoyage des écuries d'Augias* du cerveau s'opère à travers lesdits torrents de mots débités par chaotiques saccades incoercibles, c'est le toit de l'immeuble du théâtre St.Gervais, d'où il est alors loisible de contempler panoramiquement les autres toits de la ville ainsi libérée, GENEVE.

Bernard Schlurick

L'un des douze travaux d'Hercule consistait à nettoyer les écuries d'Augias, ce qu'il fit en détournant à cet effet deux fleuves puissants comme le texte de Jelinek.